

*Krzysztof Bogacki*

Université de Varsovie

## COMMENT DÉCOUPER LE CONTINUUM SÉMANTIQUE OU QUELQUES RÉFLEXIONS À PROPOS DES LEXÈMES DE PERCEPTION

### How to split the semantic continuum or some thoughts on perception lexemes

#### ABSTRACT

In this paper we discuss the notion of a semantic continuum at the boundary between epistemic and perception lexemes. We provide arguments against a unitary conception that is evident behind certain terminological practices using appellations that may mislead because they tend to erase the difference between perception and cognition in the case of certain uses of the French verbs *voir* ‘see’ and *sentir* ‘feel’.

KEYWORDS: semantic continuum, perception, cognition, semantic predicates

Le point de départ pour cette réflexion est la situation des lexèmes de perception maintes fois décrite. L’hypothèse que nous défendrons revient à dire que la perception visuelle (*voir*) ou la sensation (*sentir*) militent en faveur de la thèse qu’il faut mettre en place deux prédicats distincts (désormais PERCEIVE et KNOW). Nous combattons le point de vue opposé qui s’appuie sur les conceptions unificatrices cherchant un dénominateur commun aux différents sens d’unités lexicales polysémiques ce qui pose la question soit de remplacer le concept de perception et de connaissance par une seule unité sémantique soit d’opter pour un des deux (perception ou connaissance) et d’expliquer l’autre par celui qu’on aurait retenu.

Nous rapprocherons nos réflexions sur les verbes de perception de la discussion portant sur le problème du découpage du continuum sémantique qui a priori peut se faire de différentes façons.<sup>1</sup> Nous évoquerons à l’occasion le problème des prédicats sémantiques et de leur statut par rapport à la notion de primitifs sémantiques que certains examinent dans le contexte des universaux.

---

<sup>1</sup> Wierzbicka (1993) est d’avis que le choix arbitraire des étiquettes n’est acceptable que dans le cas des langues artificielles tandis que les langues ethniques s’appuient sur les termes primitifs. Nous souscrivons à cette thèse.

## CONTINUUM OU NÉBULEUSE SÉMANTIQUE

Est-on en droit de parler de continuum ? Cette notion semble avoir droit de cité dans les analyses ayant pour objet différentes langues. Tel semble l'avis de Shimamungu (1996 : 165–166) qui examine le continuum conceptuel à propos de deux langues : le bantou et le kinyarwanda.

Travaillant dans une optique guillaumienne et partant de la distinction entre ce qui est défini (« connu dans son essence ») et ce qui est déterminé (« choisi parmi d'autres »), il examine, dans les deux langues considérées, deux notions radicalement opposées : l'altérité et l'identité attestées dans les constructions où intervient le connectif. Il cite trois types de constructions : les associatives, les comparatives et les attributives pour constater ce qui suit : la détermination régie par le connectif est établie sur un **continuum conceptuel**, allant de l'altérité « des éléments mis en relation à leur « identité » (Pottier 1987 : 180), selon que l'on passe de l'associatif à l'attributif, en passant par le comparatif. L'associatif rapproche deux éléments, sans pour autant en établir l'identité. Le comparatif établit une certaine identité conceptuelle, partielle ou complète, entre les éléments mis en relation. L'attributif fonctionne entre deux éléments dont la relation relève de la notion générique d'attribution (appartenance, provenance ou destination), deux éléments intimes en relation métonymique.

### ZONES SÉMANTIQUES CONTIGUËS

La situation que nous évoquons à propos des lexèmes de perception n'est pas sans rappeler celle dans d'autres secteurs du continuum sémantique<sup>2</sup> que nous choisissons de décrire en termes de prédicats sémantiques au sens de Bogacki et Karolak (1991). Les plus courants sont :

- 1) Temps/espace
- 2) Possession/partitivité
- 3) Appartenance/localisation
- 4) Existence/identification/location/possession
- 5) Appartenance/ingrédience/localisation/ possession
- 6) Degré/intensification

En nous interrogeant sur la partition du continuum sémantique nous posons en fait deux questions en même temps. La première est celle de savoir si – oui ou non – l'intuition déclenchée par tous les lexèmes de la zone lexicale examinée est à tel point semblable qu'il y a lieu de les traiter comme formant une seule et même catégorie ontologique. A notre avis, tel pourrait être le cas de lexèmes exprimant **l'appartenance** et de ceux qui suggèrent l'idée de **localisation** (p.ex. *X est à [l'endroit] Y et X fait partie de Y* avec X et Y désignant des concrets). La deuxième question concerne le type d'arguments impliqués par les concepts utilisés. En effet, toute décision concernant la limite

---

<sup>2</sup> Certains auteurs parlent dans le cas de certains groupes de l'interchangeabilité des concepts (cf. D. Bolinger [1974]).

à tracer entre ces concepts se traduit au niveau des arguments mis en place et utilisés par la suite pour construire la représentation sémantique des lexèmes. En effet, les prédicats entraînent inévitablement des arguments ayant chacun une caractéristique qui peut être décrite en termes de traits tels que [+animé/+inanimé], [+concret/+abstrait]. Or parmi les 6 cas cités ci-dessus la modification du type d'argument se retrouve uniquement dans le cas où s'opposent temps et espace. Si l'on choisit de privilégier l'espace, les arguments de ce prédicat seraient deux [concrets] : LOC ([concret<sub>1</sub>], [concret<sub>2</sub>]). Les arguments dans le cas du temps (TPS) ont au contraire le caractère d'indices rattachés au prédicat. Ils seraient localisables dans un espace temporel abstrait.

Nous sommes d'avis qu'en ce qui concerne les types d'oppositions que nous venons de mentionner plus haut, il y a lieu de constater qu'elles mettent en scène des concepts sinon **simples**, donc indécomposables, du moins **proches** des primitifs sémantiques<sup>3</sup>. Le couple **perception/connaissance** que nous évoquons à propos de verbes tels que *voir* et *sentir* et que nous examinerons dans la suite de cet article suggère au contraire une analyse en termes de polysémie. Il se trouve en effet qu'un même mot renvoie tantôt à un prédicat primitif de perception tantôt à une structure complexe de prédicats dont celui de perception fait partie à titre d'une de ses composantes.

Examinons de plus près les 6 premiers cas. Toute sorte de propriétés peuvent être évoquées pour montrer la parenté entre ces notions.

- 1) L'affinité la plus connue est certainement celle entre **temps** et **espace**. Objet de réflexion de représentants de disciplines diverses: philosophes avant tout, mais aussi psychologues, physiciens et linguistes qui se posent des questions propres à leur optique et proposent des solutions fort divergentes allant p.ex. jusqu'à nier leur existence dans la réalité. Telle est entre autres la position de Kant (1985) qui maintient que l'espace et le temps sont des formes de notre sensibilité mais ne sont pas tirés de l'expérience : ils pré-existent à celle-ci. Ils sont là et servent de fondement à toute expérience. En dépit des différences fondamentales qui les séparent (l'irréversibilité du temps vs réversibilité de l'espace), ils sont inséparables, compagnons l'un de l'autre.

La réalité linguistique fournit des arguments en faveur des deux thèses opposées. La première trouve des arguments qui l'étayent dans les langues indo-européennes. Elle consiste à dire que le temps qui n'a pas de réalité physique et l'espace peuvent être dissociés. D'un autre côté cependant on parle volontiers de l'espace-temps comme concept unifié. Cette proposition, elle aussi, est toute naturelle dans certaines langues. Ainsi Manga Qespi (1994) signale que la culture inca ne distingue pas l'espace et le temps; l'espace-temps est appelé « pacha », en quechua et en aymara. Si tel est effectivement le cas, on aurait un argument en faveur de la thèse que ces deux concepts isolés ne sont pas des universaux et qu'il est nécessaire de tenir compte de la réalité langagière en proposant des découpages à ce niveau.

- 2) En ce qui concerne le couple **possession/partitivité** citons Michael Herslund (1996 : 33) qui examine le phénomène de la possession inaliénable et le rapproche d'un type particulier de partitivité. Il s'agit de la partitivité « organique » (p.ex.

---

<sup>3</sup> Cf. Koselak (2010), Peeters (2006), Wierzbicka (1993).

*le manche du balai, le toit de la maison*) qui consiste en ce que « sans la ‘partie’ le ‘tout’ n’est pas complet ». Il évoque aussi *une part de gâteau* en se demandant si cette expression dénote une quantité ou une partie. Notons cependant que la phrase *Luc a un beau chien* construite sur le verbe *avoir* ou sur son équivalent nominal *Luc est le propriétaire d’un beau chien* analysables en termes du prédicat de possession (POSS) ont peu de rapports avec l’idée de partitivité.

- 3) M. Guiraud-Weber (1996) quant à elle, fait voir des liens intimes entre la relation d’**appartenance** et la **localisation** impliquant, toutes les deux, des arguments individuels. Contrairement aux langues modernes de l’Europe occidentale qui ont privilégié la construction avec « *avoir* »<sup>4</sup>, la relation d’appartenance s’exprime en russe essentiellement au moyen du verbe *être* (et non *avoir*) qui est un verbe d’existence par excellence. Ce verbe est élidé au présent de l’indicatif :

*U nevo xoroshaya mashina* ‘Chez lui (gén.) bonne (nom.) voiture (nom.)’ Il a une bonne voiture.

Bien qu’il existe cependant des cas où il soit présent :

*Est’ strany, gde ljudi živut po-drugomu* ‘Il y a des pays où les hommes vivent autrement’

Par contre la référence à un autre moment du temps exige la présence matérielle du verbe *être*:

*U Borisa byla mašina* ‘Boris avait une voiture’

*U Borisa budet mašina* ‘Boris aura une voiture’

*U Borisa byla by mašina* ‘Boris aurait une voiture’,

Or le verbe *être* acquiert une valeur locative lorsqu’il est employé avec une préposition de sens locatif comme *u* ‘chez’.

- 4) Voyant des affinités entre existence, identification, location et possession, Bernd Heine (1996 : 11) pour sa part se demande:

«How are such notions as **existence**, **identification**, and **location** related to the notion of **possession**: Are they all the same, are they different but belong to the same general ontological category?»

Il relève que les expressions utilisées pour signifier la possession ressemblent à celles qu’on retrouve pour l’expression de l’identification, de la description, de l’existence, de l’équation et/ou de la localisation. La conclusion à laquelle il arrive est que:

The question of why expressions for predicative possession frequently resemble expressions for location, existence, or description can be answered in the following way : the majority of schémas employed for the grammaticalization of predicative possession involve predicates whose original meaning has to do with location, existence, and the like (Heine 1996 : 19).

- 5) Jean-Paul Desclés (1996) montre comment faire le lien entre quatre notions: **appartenance**, **ingrédience**, **localisation** et **possession**. A son avis, le rattachement peut se faire dans le cadre de la théorie culiolienne recourant aux notions de repère et de repéré. L’argument principal est fourni par l’observation simple que

<sup>4</sup> M. Guiraud-Weber voit dans cette préférence qui ne s’est imposée définitivement qu’au XIX<sup>e</sup> siècle une vision de l’univers moins centrée sur le locuteur lui-même.

ces valeurs sont souvent exprimées dans les langues par des schémas syntaxiques assez proches qui font souvent appel à « être », à des corrélats de « être » comme « avoir » et à des expressions lexicales qui peuvent s'analyser sémantiquement à l'aide de schèmes abstraits souvent proches des schèmes sous-jacents à « être » et « avoir » (Desclés 1996 : 91).

- 6) Tout en signalant les différences et points de recoupement entre les notions de degré et celle d'intensification L. Bordet et D. Jamet (2015) arrivent à la conclusion « qu'il est difficile d'enfermer les réalisations discursives du « degré » et de l'« intensification » dans un cadre strict, et qu'il est préférable de privilégier une approche graduée, reconnaissant les zones de chevauchements et de passages, afin de proposer une analyse plus fine des réalisations discursives du « degré » et de l'« intensification ».

Il découle des observations faites à propos des notions mentionnées ci-dessus qu'il est plus commode de parler des liens de parenté entre différents concepts plutôt que de décider s'il faut considérer une zone sémantique comme indivisible ou au contraire préciser l'endroit exact où passe une ligne de démarcation entre deux champs contigus. Bien souvent la décision doit être prise au cas par cas; elle ne va pas sans problèmes car une zone de flou persiste bel et bien. En effet, de nombreux exemples font montre d'un fonctionnement hybride entre l'expression de différents concepts présentant par ailleurs des affinités.

## LEXÈMES DE PERCEPTION ET LEXÈMES À VALEUR ÉPISTÉMIQUE

À première vue, il en serait de même en ce qui concerne le couple **perception/connaissance**. La situation est embrouillée par une pléthore de termes employés dans ce secteur. Ils reflètent tout d'abord une différenciation qui est faite selon les organes sensoriels: on parle donc de la perception visuelle, auditive, olfactive, gustative, tactile et, de façon plus générale, de la perception physique opposée à la perception cognitive. D'autre part, on introduit des restrictions variées qui correspondent à différents axes d'opposition de la perception. Ainsi Willems (2015 : 99) distingue entre [agentivité]/[non-agentivité], [caractère volontaire]/[involontaire], [intentionnalité]/[non-intentionnalité], [perception réussie]/ [résultat perceptif non garanti], [perception directe]/[perception indirecte], [état/achèvement]/ [activité+mouvement]. D'autres facteurs sont mis en jeu dans D. Willems (2000) qui tient compte de l'aspect (p.ex. télélicité : *observer*). Elle évoque aussi l'orientation vers l'objet (à propos du verbe *voir*) ou vers le sujet (*regarder*), de l'objet neutre (*voir*)/objet intéressant (*remarquer*), volontaire (*regarder*) ou involontaire (*voir*).

Or il ne fait aucun doute que la terminologie utilisée peut parfois induire en erreur. Telle est à notre avis l'appellation adoptée par Enghels (2007 : 14–15) qui parle de la *perception directe* appelée aussi « épistémiquement neutre » et de la *perception indirecte* dont le synonyme serait « *perception épistémique* ». Il est facile de voir que le sens « épistémique » est bien attesté par les lexicographes et présente même différentes nuances, cf. parmi les définitions de *voir* données par Larousse:

Considérer quelque chose, quelqu'un, les comprendre, les juger d'une certaine façon : *Voir tout en noir. Voir un concurrent d'un mauvais œil.*

Saisir tous les éléments, toutes les données d'un problème, d'une situation : *Un candidat qui a (bien) vu le sujet.* Envisager quelque chose; savoir, percevoir par l'esprit : *Nous allons voir si une solution est intervenue. Maintenant, je vois que je me suis trompé.*

La différence entre perception directe et perception épistémique est expliquée par Enghels (2007 : 14–15) de la façon suivante :

Lors d'un processus de perception directe, le percepteur entretient une relation physique avec son environnement et les stimuli externes lui fournissent directement des informations sur le monde extérieur. En revanche, lors d'un acte de perception indirecte, le percepteur obtient ces données par un raisonnement déductif et par des calculs à partir de ce qu'il aperçoit. La perception directe correspond à une interprétation immédiate et plus au moins inconsciente de la situation aperçue tandis que la perception indirecte est le résultat d'une activité déductive à partir des stimuli sensoriels.

La même position est adoptée par Kirsner & Thompson (1976 : 8) qui formulent la thèse que l'opposition sémantique entre la perception directe et l'opération épistémique de déduction doit être vue comme un **continuum** auquel conviendrait une approche graduée :

The contrast between direct perception and deductions from something perceived, is like other linguistic contrasts a matter of degree.

Cette distinction sémantique se manifeste en langue par une opposition au niveau formel entre structures à complétive et structures à complément d'objet direct exprimé par un argument individuel: (*Max voit Marie vs Max voit que Marie est malade*). L'usage de la complétive constitue une passerelle qui conduit de la perception à la connaissance et s'avère un outil spécialisé pour ce type de transfert dans d'autres cas, cf. *sentir que P/sentir N, percevoir que P/percevoir N*. Ces observations appellent au moins deux remarques. Si nous sommes d'accord avec Enghels pour dire que notre connaissance nous vient des sens, il ne fait aucun doute que nous sommes en présence d'un secteur de continuum sémantique où il convient de tracer une limite franche entre perception et contenu épistémique. Une conséquence de cette situation serait de considérer le verbe *voir* comme une unité lexicale polysémique avec deux sens bien distincts: verbe de perception et verbe épistémique. Dans le premier cas, la représentation sémantique se réduit au prédicat de perception [PERCEIVE] impliquant deux arguments individuels. Dans le second, la représentation sémantique est plus complexe rendant en fait compte de l'opération mentale de déduction opérée à partir des données brutes fournies par la perception. Son prédicat dominant serait la causalité avec deux arguments prédicatifs: le premier exprimé par la perception assume le rôle de cause, l'autre interprété comme l'effet serait le prédicat épistémique de connaissance ce qui fait entrer le verbe *voir que P* dans la sphère de la cognition. Le fait qu'ils se retrouvent tous les deux dans la représentation sémantique du verbe *voir + que P* fait penser à de nombreux lexèmes où se combinent des concepts sans aucun lien de similitude, cf. *chercher à* (ACTIVITÉ, CROYANCE, VOLONTÉ, CAUSALITÉ), *espérer qqch.* (CROYANCE, VOLONTÉ), *mettre qqch. qpart* (ACTIVITÉ, CAUSALITÉ, CHANGEMENT, LOCALISATION).

Ces deux types de contenus conceptuels ne sont pas réductibles à un seul contrairement à ce qu'on observe dans tous les 6 cas de concepts cités au début de cet article. On ne voit pas comment la déduction dont parlent Kirsner & Thompson (1976) s'opposerait à la perception au point de vue quantitatif. L'opérateur PLUS/MOINS GRAND QUE ne saurait intervenir dans une explication sémantique reliant la perception et la déduction. En effet l'opposition entre les deux semble quantitative. La « perception épistémique » et la « perception directe » au sens d'Enghels ne sont donc pas des variantes d'un même phénomène perceptif mais méritent d'être soigneusement séparées.

Cette analyse conduisant à établir une dichotomie entre perception directe et opération de type épistémique est corroborée par des phénomènes syntaxiques. En effet, on retrouve la lecture épistémique lorsque la complétive – véhiculant un contenu prédicatif inséré dans une position d'argument – est remplacée par un substantif prédicatif ou une proposition infinitive (cf. *On voit que Max est désespéré/On voit le désespoir de Max*). Les contraintes sur l'argument individuel dans la structure *voir N* sont typiques d'un prédicat de perception directe. En effet, en position de sujet on trouve un [+animé] ou un [humain] comme dans *Le chien voit son maître (sortir du garage)/Le bébé voit sa mère (s'approcher de lui)* et aucune restriction n'est imposée sur le complément non-prédicatif. Or les restrictions de sélection sur les arguments notées avec les structures *voir que P/N prédicatif* sont exactement celles des prédicats épistémiques tels que *savoir* ou *comprendre* et non pas des prédicats de perception « directe ». L'acceptabilité de la phrase avec le même sujet animé ou humain dépend du contenu de la complétive: *\*Le chien voit que son maître ne l'a pas oublié après une si longue absence/\*Le chien comprend que son maître ne l'a pas oublié après une si longue absence. \*Le bébé voit qu'il faudra bientôt aller faire dodo/\*Le bébé comprend qu'il faudra bientôt aller faire dodo.*

## CONCLUSION

La terminologie hybride adoptée par Enghels qui parle de la perception épistémique masque une opposition très nette entre deux concepts: perception et connaissance qui ne sont pas réductibles l'un à l'autre. En faveur de cette thèse militent d'un côté l'analyse sémantique et de l'autre les restrictions de sélection sur les arguments notées avec les structures *voir que P/N prédicatif* qui sont exactement celles des prédicats épistémiques tels que *savoir* ou *comprendre* et non pas celles des prédicats de perception « directe ». Le lien qui unit la perception et le contenu épistémique ne peut pas être comparé à la relation entre possession et partitivité ou appartenance et localisation ou encore entre appartenance, ingrédience, localisation et possession.

## BIBLIOGRAPHIE :

- BOGACKI Krzysztof, KAROLAK Stanisław, 1991, Fondements d'une grammaire à base sémantique, *Lingua e Stile*, XXV, 26 : 309–345.
- BOLINGER Dwight, 1974, *Concept and Percept: Two Infinitive Constructions and Their Vicissitudes*, (in :) *World Papers in Phonetics, Festschrift for Dr Onishi's Kizyu*, Phonetic Society of Japan (éd.), Tokyo : Phonetic Society of Japan, 65–91.
- BORDET Lucile, JAMET Denis, 2015, *Degré et intensification : essai de typologie*, *Anglophonia* [Online], 20, connection le 24 Septembre 2017, URL : <http://anglophonia.revues.org/549> ; doi : 10.4000/anglophonia.549, connection le 10 Septembre 2017.
- DESCLES Jean-Pierre, 1996, Appartenance / inclusion, localisation, ingrédience et possession, *Faits de Langues*, n°7, Mars, La relation d'appartenance, 91–100, doi : 10.3406/flang.1996.1078.
- ENGHELS Renata, 2007, *Les modalités de perception visuelle et auditive ; Différences conceptuelles et répercussions sémantico-syntaxiques en espagnol et en français*, Tübingen : Niemeyer.
- GUIRAUD-WEBER Marguerite, 1996, L'appartenance : le cas du russe, *Faits de langues*, n°7, Mars, La relation d'appartenance, 139–148.
- HEINE Bernd, 1996, Grammaticalization and language universals, *Faits de langues*, n°7, Mars, La relation d'appartenance, 11–22.
- HERSLUND Michael, 1996, Partitivité et possession inaliénable, *Faits de langues*, n°7, Mars, La relation d'appartenance, 33–42.
- KANT Immanuel, 1781, *Critique de la raison pure*, Paris : Gallimard.
- KIRSNER Robert S., THOMPSON Sandra A., 1976, The Role of Pragmatic Inference in Semantics : a Study of Sensory Verb Complements in English, *Glossa* 10/2, Burnaby : 200–240.
- KOSIELAK Arkadiusz, 2010, *Les primitifs sémantiques dans la langue. Leur place et leur fonction*, thèse de doctorat, online: <http://www.linguistiquefrancaise.org>, connection le 20 Septembre 2017.
- MANGA QESPI Atuq Eusebio, 1994, Pacha : un concepto andino de espacio y tiempo, *Revista Española de Antropología Americana*, 24, 155–189, Edit. Complutense : Madrid.
- PEETERS Bert (ed.), 2006, *Semantic Primes and Universal Grammar. Empirical Evidence from the Romance Languages*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- POTTIER Bernard, 1987, *Théorie et analyse en linguistique*, Paris : Hachette.
- SHIMAMUNGU Eugène, 1996, *Systématique verbo-temporelle du kinyarwanda*, thèse de doctorat, Paris IV.
- WIERZBICKA Anna, 1993, La quête des primitifs sémantiques, *Langue française*, n° 98. Les primitifs sémantiques, pp. 923, doi : 10.3406/lfr.1993.5831, [http://www.persee.fr/doc/lfr\\_0023-8368\\_1993\\_num\\_98\\_1\\_5831](http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1993_num_98_1_5831), connection le 12 Septembre 2017.
- WILLEMS Dominique, 2015, *Les constructions verbales en co(n)texte et en contraste : le cas du verbe observer*, (in :) *Festival Romanistica. Contribuciones lingüísticas – Contributions linguistiques – Contributi lingüistici – Contribuições linguísticas*, Gunnel Engwall, Lars Fant (eds.), Stockholm Studies in Romance Languages, Stockholm : Stockholm University Press, 92–109, doi : <http://dx.doi.org/10.16993/bac.e>. License : CC-BY.
- WILLEMS Dominique, 2000, *Les verbes de perception et le passif*, (in :) *Le passif*, Lene Schøsler (éd.), *Études Romanes* 45, Copenhague: Museum Tusulanum Press, 171–184.

Sitographie:

<http://www.larousse.fr/>